



HAL
open science

La hiérarchisation des formes animales chez Goethe: la fin du règne anthropocentrique?

Jean-Michel Pouget

► **To cite this version:**

Jean-Michel Pouget. La hiérarchisation des formes animales chez Goethe: la fin du règne anthropocentrique?. Marc Cluet. L'amour des animaux dans le monde germanique 1760-2000, Presses Universitaires de Rennes, pp.35-46, 2006, 978-2753502536. hal-02015224

HAL Id: hal-02015224

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-02015224v1>

Submitted on 12 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La hiérarchisation des formes animales chez Goethe : la fin du règne anthropocentrique ?

Jean-Michel POUGET
Université Lumière Lyon 2

Dans *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*¹, Gaston Bachelard aborde le progrès de la connaissance en termes d'obstacles épistémologiques à vaincre. L'obstacle épistémologique est source d'un dangereux immobilisme pour la pensée, il freine sa progression : l'opinion reçue, la routine intellectuelle, l'évidence première des sens en sont quelques exemples. Toute connaissance passe donc par une phase préalable de déconstruction de ces certitudes trop rapidement acquises, afin de remettre l'esprit en marche. Dans le domaine de l'étude des êtres vivants, un des obstacles épistémologiques majeurs ayant entravé la progression de cette science est la vision hiérarchique. Au sein de l'horizon intellectuel créationniste de l'âge classique balisé par les repères théocentriques, la hiérarchisation des êtres allait de soi. L'homme était considéré comme sommet des créatures terrestres sur l'échelle des êtres. Cette puissante valorisation du ciel par rapport à la terre fonctionnait comme obstacle épistémologique. Mais les considérations d'ordre religieux n'en sont pas la seule origine, l'obstacle épistémologique qui consiste à valoriser ce qui est en haut trouve aussi son ancrage dans la constitution physique de l'homme comme le souligne Ernst Jünger :

l'homme n'est pas seulement un être symétrique ; il tient aussi du centaure. La séparation hiérarchique entre le haut et le bas, la tête et le pieds est encore plus marquée que pour la main droite et gauche. [...] De même que le juste et l'injuste sont des ramifications issues de la symétrie de construction, le haut et le bas sont des ramifications de cette nature de centaure.

1. BACHELARD G., *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1972.

L'un conduit au monde du bien et du mal, l'autre à celui du bon et du mauvais.²

Selon Ernst Jünger, la vision hiérarchique est inscrite dans l'anatomie humaine elle-même qui affiche une symétrie non seulement horizontale mais verticale. On voit donc que le principe de hiérarchisation fonctionne à un double niveau : au niveau de l'organisme individuel d'une part, où les organes d'en bas sont dévalorisés par rapport aux organes d'en haut, au niveau de l'ensemble du monde vivant où les animaux du bas de l'échelle sont dépréciés par rapport à ceux de la portion haute. Les progrès considérables réalisés dans les sciences de la vie à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle sont notamment liés au recul de cette puissance habituelle de valorisation du haut par rapport au bas. Tant qu'elle exerçait son emprise sur les naturalistes, une connaissance objective du règne animal, de l'homme lui-même ainsi que du rapport homme-animal n'était pas envisageable. Le cloisonnement entre les étages inférieurs et supérieurs, entre l'homme et l'animal restait étanche. En 1758 se produit un fait décisif, révélateur du processus de décloisonnement qui est engagé : le célèbre Linné, dans sa dixième édition du *Systema Naturae*, incorpore l'homme dans la classification des espèces zoologiques, l'anatomie humaine est désormais placée aux côtés de l'anatomie animale.

C'est dans ce contexte brièvement esquissé que nous allons aborder ce principe de hiérarchisation chez Goethe en nous appuyant sur ses travaux anatomiques dont on sait qu'ils ont contribué au décloisonnement homme-animal, Goethe ayant résolument pris le parti de leur parenté étroite dès ses premiers travaux sur l'os intermaxillaire au début des années 1780³. Lorsqu'il compare les anatomies des vertébrés dans le cadre de ses travaux d'ostéologie comparée, peut-on identifier dans sa démarche le recours au principe de hiérarchisation anthropocentrique ? Pour répondre à cette interrogation, nous prendrons comme point de départ et de repère la hiérarchisation du règne animal à partir de la norme humaine établie par Herder dans les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*⁴, oeuvre à laquelle

2. « Der Mensch ist nicht nur ein symmetrisches Wesen; er ist auch ein kentauresches. Oben und unten, Kopf und Fuß sind noch hierarchischer geschieden als rechte und linke Hand. [...] Wie aus dem symmetrischen Bau sich Recht und Unrecht abzweigen, so Hoch und Niedrig aus dem kentaureschen. Das eine führt in die Welt von Gut und Böse, das andere in die von Gut und Schlecht. » Ernst Jünger, *Geheimnisse der Sprache*, Frankfurt am Main, 1963, p. 84.

3. Goethe a établi l'existence de cet os chez l'homme à une époque où la majorité des anatomistes, ainsi que Herder d'ailleurs, la contestait formellement par souci de perpétuer la différence entre anatomie humaine et animale. Ceci explique que le mémoire de 1784 intitulé *Quel os intermaxillaire de la mâchoire supérieure est commun à l'homme et aux autres animaux*, outre l'accueil très réservé que lui fit la communauté savante, n'ait été publié que des décennies plus tard, en 1820 dans les *Cahiers pour servir la morphologie*.

4. HERDER J. G., *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, Berlin-Weimar, vol. 4, 1964.

Goethe a apporté sa contribution. L'approche adoptée par Herder nous servira à illustrer comment le principe de hiérarchisation des formes animales, fondé sur une vision anthropocentrique, fonctionne comme obstacle épistémologique. La confrontation des approches de Goethe et Herder nous permettra d'apprécier dans quelle mesure le premier des deux penseurs lève cet obstacle dans ses propres travaux d'anatomie comparée de la période 1790-1796, années d'élaboration d'un type ostéologique. Mais Goethe a-t-il pour autant définitivement rompu avec toute hiérarchisation de type anthropocentrique ? Le soupçon d'anthropomorphisme ne pèse-t-il pas sur sa démarche lorsque, quittant le domaine des comparaisons anatomiques des ossatures peuplant le monde vivant actuel, il étudie le rapport entre les formes animales fossiles et actuelles ? Ces questions seront au centre de la seconde étape de notre recherche que nous poursuivrons en recentrant notre propos sur la question décisive du rapport homme-animal. Nous tenterons d'en cerner les contours chez Goethe par le biais de quelques réflexions sur le couple homme-cheval dont on connaît l'importance capitale pour le poète.

Les travaux goethéens d'anatomie comparée : la fin d'une hiérarchisation anthropocentrique des formes animales

Dans les livres trois et quatre de la première partie des *Idées...*, Herder procède à une hiérarchisation des formes animales. Pour cela, il part de l'homme dont il considère l'anatomie comme parfaite, la station droite constituant le critère le plus significatif de cette perfection. Parcourant le règne animal en s'appuyant sur la façon dont la tête est reliée au corps, il suit la dégradation progressive de la verticalité des anatomies jusqu'aux animaux rampants. Il reconstitue ainsi les maillons d'une chaîne descendante dans laquelle la dégradation anatomique de la verticalité est mise en corrélation avec l'aptitude à l'exercice de la raison : légèrement voûtées puis à quatre pattes et enfin rampantes, les créatures s'abaissent peu à peu, s'éloignent de la perfection humaine à mesure qu'elles s'approchent du sol. L'image de l'homme perd peu à peu la netteté de ses contours pour disparaître totalement au bas de l'échelle. Interprétons cette hiérarchisation établie par Herder : bien que d'un côté il rapproche l'homme et l'animal, ce rapprochement vise en réalité à mieux faire ressortir leurs différences, s'il souligne les affinités anatomiques, avec le singe notamment, c'est pour s'en servir comme preuve de la suprématie absolue de l'homme sur l'animal qui s'affirme même sur le terrain anatomique, pas seulement sur celui des facultés intellectuelles. Herder réduit l'animalité à de l'humanité dégradée, il adopte une approche anthropocentrique : la norme humaine définie par le

couple bipédie-raison lui sert à étalonner le règne animal. En dépit d'une esquisse de continuité entre l'homme et l'animal, l'approche de Herder fait obstacle à une réelle connaissance de l'animal, contribuant ainsi à perpétuer le fossé qui les sépare.

Le danger d'une telle approche a été très nettement perçu par Goethe qui écrit en 1795 dans son *Introduction générale à l'anatomie comparée* : « L'homme en son état de perfectionnement organique élevé ne peut, précisément à cause de cette perfection, être établi comme étalon de mesure des animaux imparfaits. »⁵ En lieu et place de la norme humaine, Goethe propose l'introduction d'un type (Typus) général qui ne serait plus lié à aucun animal particulier : « De cette seule idée générale de type découle l'impossibilité d'ériger aucun animal particulier comme canon de comparaison ; aucun individu ne peut être un modèle du tout. »⁶ L'image de l'homme qui faisait écran chez Herder, s'estompe, rétablissant l'animal dans sa vérité anatomique. Dès ses travaux sur l'os intermaxillaire, Goethe avait défendu cette idée que l'ossature animale, tout autant que l'ossature humaine, doivent être étudiées pour elles-mêmes. « Ce qui caractérise chaque être, c'est la concordance de toutes ses parties » écrit-il à Knebel dans une lettre en date du 17 novembre 1784⁷, concordance des parties pour former un tout spécifique et unique en son genre. Cette nouvelle approche inaugure un rapport homme-animal plus égalitaire mettant fin à la déformation des réalités anatomiques non humaines, elle est ouverte à la diversité et respectueuse des différences anatomiques. Si Herder soulignait à juste titre que l'organisation du singe est toute entière conçue pour la quadrupédie, c'était uniquement afin de la démarquer de la bipédie humaine : plus que la quadrupédie elle-même, c'était la bipédie imparfaite de ce « frère de l'homme » qui l'intéressait, sa démarche gauche et maladroite par rapport à celle de l'homme. Goethe quant à lui a clairement compris que l'idée que l'on se fait de l'homme ne doit plus « déteindre » sur celle que l'on essaie de construire des animaux. L'homme vient à présent se ranger aux côtés des autres êtres et se trouve doté comme chacun d'eux d'une anatomie propre : « l'homme est homme aussi bien par la forme et la nature de sa mâchoire supérieure que par la forme et la nature de son petit doigt de pied », ajoute-t-il dans sa lettre à Knebel. Chaque détail anatomique est révélateur de l'être tout entier, il en est une teinte particulière. Le mémoire sur l'os intermaxillaire de 1784 en est l'illustration : la forme compacte et

5. Le titre exact est : *Erster Entwurf einer allgemeinen Einleitung in die vergleichende Anatomie, ausgehend von der Osteologie*, dans *Die Schriften zur Naturwissenschaft*, Leopoldina Ausgabe, Halle an der Saale, 1947-1986, vol. 9, p. 121.

6. *Ibidem*, p. 121.

7. 1765-1832. *Correspondance. Johann Wolfgang von Goethe*, traduction d'Adèle Fanta, Paris, 1982, p. 83.

la taille réduite de cet os chez l'homme contrastent avec la proéminence remarquable de cette pièce osseuse chez les autres animaux, traduisant un mode alimentaire élaboré, reflet du haut degré de développement organique atteint par l'homme. L'humanité est inscrite à tous les niveaux de l'ossature, elle n'est plus restreinte à ces seuls signes distinctifs de sa noblesse que sont la station droite et le cerveau. Dans cette nouvelle république des organes, ceux dédiés à la mastication et à la marche, jadis dédaignés, retrouvent considération et dignité. Goethe met fin à cette puissante valorisation du haut par rapport au bas, des choses proches du ciel par rapport à celles qui le sont de la terre. En plaidant pour l'humanité du doigt de pied et des organes de mastication, il invite à repenser l'anatomie humaine, à envisager la fonction de ces organes délaissés dans une nouvelle perspective non hiérarchique fondée sur l'étude du rapport des parties au tout. L'aperçu de la théorie vertébrale du crâne fortuitement déclenché par la vue d'un crâne de bœuf fendu lors d'une promenade sur la plage du Lido en 1790, poussera cette logique plus loin encore en suggérant que l'organe le plus noble qui soit, le cerveau, est directement issu de vertèbres modifiées : ce qui est en bas devient la condition de l'existence de ce qui est en haut, les parties les plus nobles sont le produit du raffinement progressif de la matière organique, à l'image de la fleur, stade ultime des métamorphoses successives de la feuille à partir du germe⁸.

L'homme cessant de fournir le modèle de référence pour l'étude des animaux, c'est l'obstacle épistémologique de la hiérarchisation anthropocentrique qui se trouve levé. L'anatomie humaine n'est plus qu'une anatomie parmi d'autres, variante singulière du fameux type ostéologique (*osteologischer Typus*) que Goethe propose en lieu et place de la norme humaine pour évaluer l'anatomie animale. Le type se présente comme l'inventaire de toutes les sections osseuses communes aux vertébrés, homme inclus ; il est une sorte de portrait robot de l'animalité et fonctionne comme étalon universel permettant d'évaluer n'importe quelle ossature animale sans interférence de la norme humaine ni aucune trace de valorisation hiérarchique : l'introduction du type ostéologique en anatomie est comparable à l'introduction du mètre comme unité de mesure en remplacement du pouce, du pied, ou de toute autre unité dérivée d'un organe humain. Le type ostéologique met fin aux comparaisons discriminantes fondées sur le principe d'une hiérarchisation anthropocentrique. Comparer les ossatures animales

8. Précisons que Herder partageait cette idée d'un développement progressif de la matière organique à partir du germe comme le montrent certains passages des *Idees*... Cette intuition, qui va dans le sens de la reconnaissance de l'autonomie du vivant et anticipe la pensée transformiste puis évolutionniste au siècle suivant, s'oppose à la vision fortement hiérarchique et à la conception créationniste des êtres auxquelles Herder, à la différence de Goethe, restait néanmoins assez curieusement attaché.

consiste désormais à opérer des translations de type géométrique. Le passage de l'homme au singe ne se pose plus en terme de dégradation anatomique de la verticalité. Ces deux ossatures se présentent comme deux cas particuliers du type ostéologique au même titre qu'un carré et un rectangle sont deux cas particuliers de quadrilatères: en variant les dimensions des côtés on obtient tantôt un carré, tantôt un rectangle; de même, en faisant varier le type on obtient soit un homme soit un singe. Le type ostéologique élaboré par Goethe dans les années 1795/96 lève l'obstacle épistémologique que le principe de hiérarchisation des êtres faisait peser sur l'ostéologie comparée des vertébrés. Est-ce à dire que toute hiérarchisation des formes animales ait disparu chez Goethe?

La prise en compte nouvelle des réalités anatomiques non humaines par Goethe n'écarte pas pour autant définitivement le principe de hiérarchisation des formes animales. Toutefois, le sens de lecture de la hiérarchie s'inverse, on passe d'un mode descendant à un mode ascendant. Goethe insiste lui-même sur la nécessité de cette inversion :

La connaissance des natures organiques en général, [...] la compréhension de cette construction particulière qu'est l'homme, [...] représentant de tous les autres genres d'animaux, tout ceci ne peut être compris [...] que dans la mesure où nous ne conduisons plus nos observations de haut en bas en recherchant l'homme dans l'animal comme ce fut malheureusement trop souvent le cas, mais commençons du bas pour redécouvrir en remontant l'animal, dont la structure est plus simple, dans l'homme dont la structure est composée.⁹

Herder cherchait précisément l'homme dans l'animal. À présent, c'est dans l'homme qu'il convient de retrouver les traces laissées par l'animalité, son anatomie s'inscrit dans la continuité directe de celle des animaux, elle condense et résume en elle toute l'animalité à un stade supérieur. Goethe inverse le sens de la commande, il part des organisations les plus simples pour reconstruire peu à peu l'homme. Remarquons que l'homme est toujours considéré comme sommet mais dans un sens très différent: il est maintenant perçu comme l'aboutissement ultime du travail de la nature. Goethe honore le travail constructif de la nature qui consiste dans une progression continue des organismes du simple au complexe. Il existe donc une continuité verticale ascendante des structures corporelles des infusoires jusqu'à l'homme. Les animaux d'en bas se trouvent réhabilités, ce ne sont plus des êtres dégradés anatomiquement: l'animal rampant n'est plus perçu comme tel, il devient l'animal dont la simplicité permet d'éclairer l'organisation des êtres complexes. Du coup, la hiérarchisation n'est plus le reflet d'un classement fondé sur une valorisation anthropocentrique, elle s'appuie sur

le critère objectif du degré de complexité de l'organisation. Une solidarité anatomique s'instaure entre les animaux du bas et du haut. Toutefois, cette nouvelle hiérarchie reste incontestablement de nature anthropocentrique dans la mesure où l'homme continue à occuper le sommet de l'échelle et constitue le point final du travail de la nature. Tout se passe en réalité comme si les différents types d'organisation animale avaient été conçus comme autant d'étapes préparatoires indispensables à l'élaboration de ce fleuron qu'est l'homme. Goethe retomberait-il à son insu dans le piège d'une hiérarchisation anthropocentrique? Pour répondre à cette interrogation, il nous faut tenter d'approfondir la conception goethéenne de l'évolution du monde vivant au fil des temps géologiques.

La conception goethéenne de l'évolution du règne animal : la persistance d'une hiérarchisation anthropocentrique

Au début du XIX^e siècle, on se prend de passion pour les espèces disparues, on tente de reconstituer les mondes perdus des temps préhistoriques à partir des restes fossiles que l'on exhume en quantités croissantes. Goethe a fait quelques tentatives pour interpréter l'évolution du monde vivant en s'appuyant sur ses travaux ostéologiques. Dans un texte de 1822 intitulé *Taureau fossile*¹⁰, il interprète les fragments osseux de l'urus, ancêtre du taureau actuel. Il oppose le caractère grossier, démesuré du faciès de l'urus et la finesse, voire la noblesse de celui du taureau actuel. Le temps joue comme facteur de bonification sur l'organisation animale: plus grande coordination d'ensemble des organes, affinement progressif dans l'agencement des parties et donc élévation corrélative du niveau d'organisation. Ce que suggèrent les restes fossiles à Goethe, c'est l'impétuosité d'une nature n'ayant pas encore atteint le niveau de maîtrise actuel et dont les productions étaient jadis imparfaites. Dans un autre mémoire¹¹ consacré à des animaux étranges au passé immémorial, les paresseux, Goethe adopte encore plus nettement la même approche consistant à plaquer la norme des animaux actuels pour étudier ceux des temps préhistoriques. L'étrange famille des bradypodidés regroupe les animaux nommés paresseux. L'aïs et l'unau, peuplent encore aujourd'hui les forêts du Brésil tandis que le paresseux géant est une espèce disparue comme l'a établi Georges Cuvier au début des années 1800. Les bradypodidés sont une véritable curiosité anatomique au sein de la famille des mammifères: vertèbres surnuméraires, nombre de doigts différent de cinq, cerveau dépourvu de circonvolutions nettement inférieur comparativement à celui des autres mammifères. Ces caractéristiques anatomiques

10. *Fossiler Stier, ibid.*, p. 254-260.

11. *Les paresseux et les pachydermes illustrés, décrits et comparés par E. d'Alton: Die Faultiere und die Dickhäutigen abgebildet, beschrieben und verglichen, von Dr. E. D'Alton, ibid.*, p. 246-251.

9. *Ibid.*, p. 195.

sont sévèrement jugées par Goethe dans la mesure où elles ne correspondent pas à cette norme de l'animalité qu'est le type ostéologique. Il n'y voit que des anomalies, des monstruosités dues à la maîtrise encore imparfaite de la nature dans l'élaboration de ses premières productions. De même que Herder projetait l'image de l'homme pour éclairer les créatures animales, Goethe projette l'image du type ostéologique, considéré comme parfait, pour éclairer les espèces ayant jadis peuplé la surface de la terre: la remontée dans les temps géologiques offre ainsi le spectacle de la dégradation progressive du type ostéologique. Le monde animal des origines est donc nécessairement déprécié et dévalorisé, exactement comme l'était celui des animaux rampants chez Herder: Les animaux d'en bas sont des dégradations anatomiques des animaux d'en haut. Les termes de « haut » et de « bas » sont ici à prendre dans un sens non plus spatial mais temporel: plus les anatomies sont anciennes, plus elles sont imparfaites et dégradées. Le principe de valorisation hiérarchique revient en force sous une forme nouvelle, il fonctionne à nouveau comme obstacle épistémologique. Goethe achève son exposé en esquissant les contours de cette logique de progression dans l'élaboration des formes au fil des temps géologiques, il compare pour cela la colonne vertébrale des paresseux à celle d'animaux plus récents. Il identifie chez ces derniers une sorte de point médian de part et d'autre duquel les apophyses épineuses¹² adoptent une inclinaison opposée. Chez le paresseux géant en revanche, ce point médian n'existe pas, les apophyses épineuses sont toutes unidirectionnelles, Goethe y voyant la preuve que le principe de formation de la colonne vertébrale est plus rudimentaire. À partir de l'observation de la colonne vertébrale chez différents pachydermes, il tente de reconstituer les grandes étapes d'une progression de la nature vers une plus grande maîtrise morphologique. Il passe en revue le rhinocéros, l'éléphant, l'hippopotame, le tapir et montre l'affinement progressif et la beauté croissante de l'épine dorsale. Le travail de la nature culmine dans l'anatomie du cheval qui constitue un sommet de perfection et de beauté en la matière. Avec le cheval, la nature atteint un degré de perfection morphologique jusqu'ici inégalé, mais elle n'aurait pu parvenir à ce résultat si elle ne s'était pas d'abord fait la main sur cette série de formes primitives que sont les paresseux et les grands quadrupèdes des temps anciens. Il existe donc un devenir constant prédéterminé des formes organiques. Arrêtons nous sur cette créature d'exception qu'est le cheval, que Goethe évoque rarement sans établir un lien avec l'homme.¹³ Si Herder rapprochait les anatomies de l'homme et du singe afin de mieux asseoir la suprématie de

12. Prolongement postérieur de chaque vertèbre.

13. Pour une étude approfondie du rapport de Goethe à l'équitation, on se rapportera à l'ouvrage: MÜLLER D., *Goethe und die Reitkunst*, Olms Presse, Hildesheim/Zürich/New-York, 1982.

l'homme et perpétuer ainsi le fossé le séparant de l'animal, quel sens convient-il de donner au rapprochement de l'homme et du cheval chez Goethe? Marque-il le même divorce entre l'homme et l'animal ou est-il fondateur d'un nouveau rapport entre ces deux êtres?

Penchons nous sur un court essai retrouvé tardivement au début des années 1950 et envoyé à Schiller en 1794 dont le titre précise l'intention: *Dans quelle mesure l'idée que la beauté est la perfection liée à la liberté peut-elle être appliquée aux natures organiques?*¹⁴ Il s'agit pour Goethe de faire le lien entre l'idée de liberté chère à Schiller et ses propres travaux morphologiques. Ceci l'amène à établir une corrélation entre le libre usage que fait l'animal de ses mouvements et la beauté: plus l'organisation anatomique permet à l'animal de disposer d'une certaine liberté vis à vis des besoins vitaux, plus la beauté de l'animal est grande. La taupe inspire la laideur parce que son organisation est ainsi faite que ses mouvements se limitent aux seules gestes indispensables aux besoins vitaux, le cheval est beau parce que son organisation est ainsi faite que ses évolutions, ses mouvements sont largement affranchis des « chaînes de l'animalité ». En opposant la taupe, animal fouisseur, et le cheval, animal céleste, Goethe ne se place plus dans la logique objective d'une translation géométrique du type qui était celle de ses travaux ostéologiques, l'opposition qu'il établit entre ces deux animaux fait directement écho à la hiérarchisation verticale des êtres chez Herder: l'animalité à son plus bas niveau s'exprime chez cet animal souterrain qu'est la taupe, l'animalité à son plus haut niveau s'exprime chez ce fier et libre animal qu'est le cheval. Adoptant une démarche de type scalaire, Goethe établit alors le lien de continuité avec l'homme qu'il place au dessus du cheval: « Si nous remontons maintenant jusqu'à l'homme, nous le trouverons finalement presque affranchi des chaînes de l'animalité », la restriction introduite par le terme « presque » (beynahe) nous rappelle la démarche de Herder qui, partant du canon humain, voyait le singe comme une créature presque humaine, alors que Goethe parti à l'inverse de l'animal voit l'homme comme un être presque sorti de l'animalité. L'humain s'affiche déjà sur le terrain de l'animalité. Il n'est plus nécessaire de recourir aux facultés intellectuelles pour fonder la supériorité de l'homme, celle-ci est inscrite dans son anatomie même, comme nous le soulignons précédemment:

ses membres [sont] dans un délicat rapport de subordination et de coordination et davantage soumis à la volonté que les membres de tout autre

14. *Inwiefern die Idee: Schönheit sei Vollkommenheit mit Freiheit, auf organische Naturen angewendet werden könne, ibid.*, p. 125-128. Ce texte est traduit dans la *Correspondance Goethe-Schiller*, Paris, 1994, tome I, p. 49-51. Il a été commenté par Claude Roëls dans « La taupe, le cheval et l'homme selon Goethe ou la question du beau chez l'homme et l'animal », dans *Anthropozoologica*, 1994, n° 19, p. 39-44.

animal, après non seulement à l'exercice de toutes sortes de gestes mais aussi à l'expression spirituelle. Je ne fais ici qu'effleurer du regard le langage gestuel que tout homme bien élevé réprime mais qui à mon sens élève l'homme au dessus de l'animal aussi bien que le langage des mots.

L'humain ne commence pas seulement avec le langage des mots, c'est à dire avec l'exercice de la raison, il est déjà perceptible dans l'animalité de l'homme. L'humain est ainsi déjà une forme particulière d'animalité, plus élaborée et raffinée, ses lueurs sont déjà perceptibles dans la façon dont il assume son animalité. À cette « zoomorphisation » de l'homme répond une « anthropomorphisation » de l'animal, singulièrement du cheval. C'est ainsi qu'après sa visite du manège de Göttingen, où il vient d'admirer le célèbre écuyer Johann Heinrich Ayer, fondateur à Göttingen de la première école vétérinaire allemande, Goethe consigne ses impressions dans son journal :

Le cheval se situe à un niveau très élevé en tant qu'animal, pourtant sa vaste et très significative intelligence est limitée d'étrange manière aux extrémités qui sont reliées. Qu'une créature disposant de qualités aussi significatives et même aussi grandes ne puisse s'exprimer qu'au pas, au trot, au galop est un objet étrange à considérer, on en arrive même presque à se convaincre qu'il n'est créé que pour devenir l'organe de l'homme, afin qu'associé à un sens et à un but plus élevés il parvienne jusqu'au seuil de l'impossible dans l'exécution de ce qu'il y a de plus fort et de plus gracieux.¹⁵

Dans ce propos des annales pour l'année 1801, Goethe rapproche l'homme et le cheval sur le plan de l'intelligence : il s'étonne de ce que la nature ait relié l'extrémité des ses pattes pour former un sabot alors que l'intelligence remarquable de cet animal aurait plutôt exigé des doigts pour pouvoir pleinement s'exprimer. Mais Goethe ne saurait en rester au constat herdérien selon lequel la perfection n'est pleinement réalisée que chez l'homme. Son intention n'est pas de déprécier l'anatomie chevaline pour mieux faire ressortir la supériorité absolue de l'homme. Il envisage au contraire une complémentarité des deux anatomies : la nature n'aurait pas en quelque sorte bridé par hasard l'intelligence du cheval mais aurait secrètement cherché à en faire l'organe de l'homme pour que cette association débouche sur la plus haute manifestation de force et de grâce. Tout se passe comme si la nature avait eu la secrète intention de lier le destin de l'homme à celui de l'animal. Et en effet, l'alliance de l'homme et du cheval dans la figure du cavalier constitue pour Goethe un troisième sommet atteint par la nature : « l'homme ne se sent physiquement jamais aussi libre, sublime,

15. « das Pferd steht als Tier sehr hoch, doch seine bedeutende weitreichende Intelligenz wird auf eine wundersame Weise durch gebundene Extremitäten beschränkt. Ein Geschöpf, das bei so bedeutenden, ja grossen Eigenschaften sich nur im Treten, Laufen, Rennen zu äussern vermag, ist ein seltsamer Gegenstand für die Betrachtung, ja man überzeugt sich beinahe, dass es nur zum Organ des Menschen geschaffen sei, um, gesellt zu höherem Sinne und Zwecke, das Kräftigste wie das Anmutigste bis zum Unmöglichen auszurichten », *Goethes Werke*, Hamburger Ausgabe, vol. 10, p. 453.

favorisé qu'à cheval où, avec l'intelligence du cavalier, il soumet à sa volonté les membres puissants d'un animal aussi magnifique, comme s'il s'agissait des siens » écrit Goethe dans le commentaire de l'un de ses poèmes écrit en 1824¹⁶. Le cavalier n'est ni vraiment homme, ni vraiment animal, il est fusion des deux, évoquant l'être hybride du centaure dont l'existence n'est pas si chimérique que cela aux yeux de Goethe qui ajoute que « nous rencontrons cette formation sans qu'elle soit complètement invraisemblable parce que le cavalier que l'on voit à distance s'éloigner à vive allure paraît se fondre avec son cheval ». La suite du propos précédemment cité des annales pour l'année 1801 contient également cette idée de fusion de l'homme et du cheval. Goethe note que « l'homme et l'animal fusionnent ici pour ne faire qu'un à tel point que l'on ne saurait dire qui donc éduque vraiment l'autre ». S'il était question précédemment d'une alliance de l'homme et du cheval, le cheval restait au service de la volonté de l'homme, il en était l'instrument, l'organe. Ici, un pas de plus est franchi : l'animal devient l'éducateur de l'homme, une interaction s'instaure, la fusion devient complète, chaque partie participant au tout, la frontière entre l'homme et l'animal se trouve ainsi abolie. On songe ici à Chiron le centaure médecin, éducateur de Jason, Ulysse, Achille et Héraclès. Comme pour les Grecs, l'union de l'homme et du cheval dans la figure du centaure a une valeur éminemment positive. Il représente l'idéal d'une humanité non seulement réconciliée avec sa part d'animalité mais aussi seule apte à réaliser pleinement et de manière authentique son potentiel d'humanité grâce à sa nature indivise. Ce qui fonde cette positivité pour Goethe est sans doute le fait que l'anatomie du centaure offre l'illustration parfaite du principe égalitaire de corrélation des organes : une nature animale vigoureuse et gracieuse s'allie à l'humanité pour contribuer à l'épanouissement de cette dernière. L'interprétation de Goethe se démarque ainsi des conceptions négatives du centaure perçu comme un être ne parvenant pas à dominer ses pulsions, elle se distingue également de celle de E. Jünger pour qui le centaure matérialise la séparation hiérarchique des parties haute et basse du corps. Dans un propos théorique sur l'art, Goethe souligne que la représentation du centaure est non seulement digne de l'art mais aussi nécessaire à celui-ci : loin de copier servilement la nature, l'artiste crée une seconde nature, cette seconde nature se constitue dans un acte de dépassement : l'oeuvre artistique se situe au dessus de la nature (*übernatürlich*) au sens où l'artiste, à la différence de la nature, n'est pas limité par l'impératif très contraignant d'insuffler la vie à ses productions. S'appropriant la méthode de la nature et rivalisant avec elle, il devine ses intentions et les prolonge en produisant ce qu'elle ne peut pas produire : dès lors, rien n'empêche d'imaginer que,

16. *Poésies*, traduites et préfacées par Roger Ayrault, tome 2, Aubier édit., Paris, 1982.

sans cette limitation, la nature elle-même aurait pu réellement produire le centaure et que cette créature aurait occupé sur l'échelle des êtres une position encore plus élevée que le cheval et l'homme considérés séparément. Ce que la nature n'a pu réaliser ou alors ce qu'elle réalise imparfaitement dans le cavalier, l'homme l'a accompli dans son art en créant le centaure qui abolit la frontière homme animal et suggère comment la nature aurait pu remédier à l'incomplétude foncière de l'homme.

Pour conclure cette brève étude, soulignons en premier lieu qu'il existe bien une hiérarchisation des formes animales chez Goethe. Elle s'inscrit dans le cadre de la *Bildung* goethéenne à l'origine de laquelle se trouve le processus du développement organique dont le modèle de base est constitué par la croissance de la plante annuelle s'acheminant par métamorphoses successives de l'organe protégée qu'est la feuille, à ce sommet qu'est la fleur. Il convient de distinguer deux moments dans ce processus : celui de la progression du simple au complexe, celui de la finalité de cette progression, du but vers lequel elle tend de manière nécessaire. C'est ce regard morphologique en deux temps qui permet à Goethe d'ordonner la diversité du règne animal des formes simples aux plus complexes. Les formes animales ne sont que des combinaisons plus ou moins complexes formées à partir des mêmes unités élémentaires. Cette nouvelle hiérarchie de type ascendant met fin à l'obstacle que constituaient les hiérarchies descendantes de type anthropocentrique. À ce premier moment de la complexification succède celui de la finalité : toute croissance organique tend nécessairement vers un but. Au sein du monde des formes animales, le but ultime du patient travail auquel la nature se livre depuis les temps les plus reculés est l'homme dont l'organisation parfaite répond harmonieusement à celle du cheval qui le précède immédiatement sur cette autre échelle temporelle imaginée par Goethe dans laquelle la valorisation anthropocentrique et hiérarchique revient en force, bloquant irrémédiablement une connaissance objective de l'évolution du monde vivant. Cet anthropocentrisme s'affirme très nettement dans la lecture morphologico-esthétique faite par Goethe des formes animales. Mais il ne vise plus à exclure l'animal du territoire de l'homme, il cherche au contraire à lui faire une place dans l'aventure de la *Bildung* humaine.

Références bibliographiques

- BACHELARD G., *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1972.
GOETHE J. W., *Die Schriften zur Naturwissenschaft*, Leopoldina Ausgabe, Halle an der Saale, 1947-1986, vol. 9.
HERDER J.G., *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, Berlin-Weimar, vol. 4, 1964.